



SOUVENIRS DU ROYAUME DE NEPTUNE

première partie

Visions...



Montrer ce que personne n'a vu ou voir
autrement ce que d'autres ont déjà montré.

**L'instant est unique et défile à l'infini.
Il est partout et tout l'espace en est rempli.**

**Parfois, un instant est figé pour l'éternité.
Il appartient désormais aux visions intemporelles
Que chacun à loisir et sans se presser, peut admirer.**

Première partie de 2 volumes.

Produit en juin 2009 par :

Visions

Mauro Zürcher

CP 33

2520 La Neuveville

Suisse

mauro@mzplongee.ch

www.mzplongee.ch et www.vision.mzplongee.ch





Au début

Je ne suis ni Breton ni arrière petit fils de corsaire Maloïn. Je n'ai pas d'ancêtre pêcheur ou chasseur de baleine.

Je suis né en Suisse, au Locle, petite ville horlogère des montagnes neuchâteloises sise à près de 900m d'altitude et entourée de verts pâturages et de sapins. C'est là que j'ai passé les dix premières années de ma vie.

Bref, je ne suis pas un marin. Mais je ne suis pas un montagnard non plus !

J'ai appris à nager vers l'âge de six ans, grâce à mon père qui emmenait toute la famille en vacances au bord de la mer.

Chaque année, pour une période de trois semaines, les usines horlogères ferment leurs portes et tout le monde part en vacance le plus loin possible. Ah, les congés payés ont du bon...

Pour nous c'était l'Italie, pays d'origine de ma mère, dont j'ai aussi la nationalité.

Après un bref arrêt dans le nord du Piémont, pour saluer les grands-parents, nous poursuivons la descente sur les toutes nouvelles autoroutes italiennes, sous un soleil de plomb et dans la chaleur étouffante de la voiture qui n'était pas encore climatisée et qui nous menaient directement à la mer. Là, mes parents plantaient la tente de camping et le séjour au paradis commençait...

Il me reste quelques souvenirs de la découverte de ces vagues qui me faisaient boire de grosses gorgées d'eau salée quand enfin, au bord de l'asphyxie, je reprenais goulûment mon souffle, après avoir tenté sans succès de faire quelques brasses.

Bien vite je compris qu'en me laissant flotter à la surface, la tête juste sous l'eau, je me retrouvais dans un monde beaucoup plus calme, coupé de l'agitation et des cris de tous les autres baigneurs dont certains pouvaient être les collègues de travail de mon père, échappé eux aussi de leurs montagnes natales.

Et surtout j'ai découvert cette sensation de légèreté, ce plaisir de flotter, de pouvoir se mouvoir presque sans efforts, ce sentiment de « troisième dimension »... C'est là que la mer m'a conquis.

Domage que l'on ne puisse pas rester plus longtemps, qu'il faille si tôt ressortir la tête de l'eau pour pouvoir respirer. Domage aussi que l'on ne voit rien qu'un univers flou où seuls quelques mouvements se dessinent.

Et puis la révélation : le masque. Le mien était un masque bleu clair, englobant tout le visage et muni de deux tubes recourbés au sommet, qui pouvaient se fermer grâce à deux balles de ping-pong enfermées dans une petite cage, empêchant ainsi l'eau d'entrer dans le masque si



l'on mettait la tête trop profond. Je pouvais enfin observer les fonds marins à loisir, affranchi des contraintes de mes semblables terriens qui s'obstinaient à jouer avec leur bouée en forme de canard.

Ces fonds sablonneux, où quelques rares poissons passaient à toute vitesse entre les jambes des autres baigneurs furent le théâtre de mes premières découvertes sous-marines.

Puis vinrent les temps de la chasse. Les malheureuses étoiles de mer qui avaient la malchance de croiser ma route se retrouvaient immédiatement en train de sécher sur un linge, gardées par ma mère, toute contente de revoir de temps en temps son fils, devenu depuis peu le fils de Neptune.

Je n'ai jamais compris comment ces étoiles de mer ont pu échapper à la vigilance de ma mère et retourner à l'eau quand le soir venu, une seule restait comme trophée d'une implacable journée de chasse.

Chaque année était une nouvelle aventure dans un autre endroit de la cote italienne, en Méditerranée ou en Adriatique.

Bien sûr mon matériel a évolué. J'ai changé de masque après avoir failli mourir noyé quand celui-ci c'est rempli d'eau ou bien étouffé quand les petites balles restaient collées au tube.

Bien vite des palmes et surtout un impressionnant couteau, sanglé sur le mollet, ont complété un masque et un tuba spécialement achetés sur les conseils d'un chasseur du coin.

Puis nous avons déménagé. Nous avons quitté les montagnes neuchâtelaises pour venir nous installer à Bienne, à deux pas du lac, suivant mon père qui avait été engagé par une grande marque horlogère, renommée dans le monde entier.

Désormais le lac était mon terrain de jeu et j'ai rapidement pu constater que le petit gars des montagnes avait beaucoup à apprendre. Par chance cette année là, il faisait très froid et les bords du lac ainsi que le port de Bienne gelèrent ; rien de mieux pour jouer au hockey et patiner sur cette immense patinoire naturelle. Je n'en avais jamais vue de si vaste. Mais celle-ci n'était pas délimitée par des barrières et rien n'indiquait l'épaisseur de la glace. C'est ainsi que je pris mon premier bain, la glace s'étant rompue sous le poids des hockeyeurs imprudents.

A cette époque, le Bema, dernier vapeur des trois lacs, rouillait au port amarré à l'écart en attendant d'être démonté. Ce vénérable navire devint lui aussi un





Le Donator, îles d'Hyères, 1997

formidable terrain de jeux pour l'équipe d'explorateurs que nous étions.

C'est dans ces années là aussi que j'appris la pêche, que je fus en contact avec les premières perches et brochets ramenés de haute lutte depuis la jetée du port de Bienne.

Vint le temps des bateaux ; sorties avec les rameurs de club local, premières notions de navigation à voile, premières manœuvres de barque de pêche. Pour moi une véritable passion et un plaisir jamais assouvi.

Bientôt j'aurai mon premier bateau, modeste barque en plastique, puis quelques beaux voiliers ou bateaux à moteur qui permettront à ma famille de passer de superbes moments.

Les livres sont probablement le bien le plus précieux que l'homme a inventé. J'aime les livres. Outils indispensables à la transmission du savoir entre les humains ils restent pour moi le moyen d'évasion idéal car non seulement ils transmettent avec exactitude les notions qu'ils contiennent mais ils laissent aussi l'imagination du lecteur vagabonder et créer ses propres images, générer ses propres émotions, différentes pour chacun d'entre nous puisqu'elles reflètent l'ensemble des connaissances personnelles.

Ainsi, les récits des navigateurs solitaires, Slocum, Bardiaux, Moïssié et la plupart des autres sont aussi dans ma bibliothèque. Ils constituent la base d'une culture maritime qui s'affina avec la lecture des livres des Cousteau, Taillez et autres Dumas, pour commencer, bien vite complétée par tous ceux que j'ai pu trouver sur les sujets qui étaient ma seule passion : la mer, l'eau, dessus, dessous, partout où il me semblait possible d'aller découvrir un monde de liberté où les hommes n'avaient pas encore imposé trop de contraintes.

C'est un livre du Commandant Cousteau «Le Monde du Silence», paru en 1958, qui a conforté ma passion pour la plongée.

Combien de fois ai-je regardé ces photographies, lu et relu les légendes qui les accompagnent, rêvé devant ce passage parlant de mérus ou de requins ou celui commentant la visite d'une épave ou décrivant un merveilleux tombant ? Que d'heures passées à méditer, envier, espérer...

Entre-temps, puisqu'il fallait bien faire quelque

chose, j'ai obtenu un diplôme dans l'architecture, le dessin technique plus précisément. Sans grand talent, je me suis vite tourné vers d'autres activités mettant mes talents de communicateur au service de diverses sociétés qui avaient mille choses à vendre à mes semblables.

Mes obligations militaires accomplies me, voici bientôt marié et père d'une petite fille, un garçon viendra plus tard.

C'est à ce moment là, lors de notre voyage de noce en Sardaigne que j'ai découvert la plongée en scaphandre.

Cela faisait un moment que la chose me titillait et mon père m'avait proposé plusieurs fois de m'emmener à Neuchâtel, au club de plongée, pour apprendre à plonger. Mais je n'avais finalement jamais osé franchir le pas.

J'avais par contre lu à peu près tous les livres traitants du sujet si bien que, sur le papier, je savais pas mal de chose.

Ces connaissances me furent précieuses car l'instructeur à qui j'eus à faire sitôt arrivé en Sardaigne était un anglais qui ne parlait pas un mot de français.

A chaque fois qu'il abordait un chapitre nouveau il mimait un geste, dessinait un schéma ou donnait un mot significatif qui me mettait sur la voie et me remémorant mes lectures je pouvais approuver, lui faisant comprendre que j'avais compris.

Vint alors la première plongée, dans la piscine de l'hôtel. Palmes aux pieds, bouteilles sur le dos, masque sur le visage, voici le moment d'essayer le détendeur : à l'air libre ça marche. Voyons maintenant dans l'eau. Je retrouve les mêmes émotions qu'à mes débuts, avec le tuba. Mais cette fois j'ai la liberté d'aller où je veux. Respirant confortablement je ne dépendais plus de la surface. Maintenant j'ai compris ce que veut dire scaphandre autonome.

Merci Monsieur Cousteau, merci d'avoir mis au point, avec Emile Gagnan, ce merveilleux instrument qu'est le détendeur.

Après quelques exercices au fond de la piscine, me voilà qualifié pour la suite de l'apprentissage ; rendez-vous demain matin pour une première plongée en mer. Après avoir choisi le matériel nous montons à bord d'un zodiac qui s'éloigne bientôt pour s'arrêter quelques dizaines de mètres plus loin, en face de la plage où tout le monde nous regarde.



2007, Lac Cama, Grisons, Suisse



2007, Lac Cama, Grisons, Suisse

L'ancre est mouillée sur le petit rocher que l'on devine en transparence et voici que le moniteur saisit tous les blocs et les balance par-dessus bord. Puis, avec un grand sourire, il nous explique que ceux qui veulent plonger n'ont qu'à descendre chercher leur bouteille, il nous aidera à nous équiper au fond lui qui y va tout de suite d'ailleurs. Un grand plouf et le voici sous l'eau, nous laissant sur le zodiac un peu interloqué. Finalement le premier se décide à y aller. C'est un français qui a déjà plongé et qui nous rassure :

- Allez-y après moi, vous verrez, c'est facile...

Et le voilà sous l'eau lui aussi. Après quelques minutes d'attente, personne n'étant remonté, nous nous interrogeons du regard. Finalement je me décide :

- Bon, j'essaye. A tout de suite !

Et me voilà parti avec le plus beau canard possible. Plus bas, je vois les deux plongeurs qui me regardent descendre. Ne pas oublier d'équilibrer. Tiens, voilà que j'y suis presque. Le moniteur me tend le détendeur. Je prends une bouffée d'air et me calme instantanément. Jusqu'ici ça va, voyons la suite... Il m'aide à capeler la bouteille, vérifie les sangles et me fait un signe :

- OK ?

A genoux dans le sable je réponds avec le même signe, le OK des plongeurs. Puis il fait un signe que je ne comprends pas. Je me retourne vers mon camarade plongeur et le regarde dans les yeux. Lui aussi me regarde et me fait signe :

- Par là.

Il démarre et palme en direction de la roche. Tranquille, je le suis. Je me sens extraordinairement bien. Il y a plein de poissons autour de nous, quelques anémones et une foule de choses que j'ai déjà vue mais que je n'ai jamais bien pu regarder car avant, il fallait remonter pour respirer.

Maintenant, par réflexe, j'inspire et retiens ma respiration, comme en apnée.

Mais au lieu de remonter, il suffit d'expirer et d'inspirer à nouveau. C'est magique... Je peux rester et continuer à observer tout ce qui m'entoure, découvrant ce paysage dont je ne suis pas encore lassé, trente ans plus tard.

Je sens que l'on m'agrippe par le bras et je me retourne brusquement.

C'est le moniteur, accompagné de deux autres plongeurs, qui tente d'attirer mon attention.

- OK ? demande-t-il.

- OK, je réponds.

- Par là, montre-t-il.

Nous voici parti pour une petite ballade autour du rocher. Bientôt je vois une ancre sur le sable et un bout y est accroché. Le moniteur s'arrête et nous fait signe, le pouce vers la surface :

- On remonte.

Nous voici de retour dans le monde des terriens. Décapelage, remontée sur le bateau et nous voici sur la plage, pas peu fier de nos exploits, le sourire tout réjoui. On rentre le matériel puis le moniteur nous réunit.

- Bon, toi, toi et toi, dit-il en pointant son doigt sur moi, vous pouvez venir demain matin, on va plonger. Quand à vous deux on se revoit à la piscine à 14h00.

Quelle fierté. Me voici admis à monter demain sur le bateau des plongeurs, celui que je regarde partir avec envie depuis que nous sommes arrivés. Pas de doute, demain j'y serai.

Troisième plongée en scaphandre, on saute depuis le bateau qui remue en surface et on descend. Tiens, il fait plus froid et plus sombre. Et cette buée dans mon masque, je ne vois qu'un seul moyen d'y remédier mais je n'ose pas tout seul. J'accroche le bras du plongeur le plus proche et lui fais signe d'attendre. Puis j'enlève courageusement mon masque et le remet, le vide. Super, la buée a disparu. Aller, on continue, tout va bien.

De retour en surface, mon compagnon s'approche et me dit :



Avec Henri Delauze et Pierre Dumont
après une plongée à Marseille. Photo Martial Riedi



Laténium, Hauterive 2006, Octave Léandri, Denis Martin-Laval, Albert Falco. Photo Denise Paris

- Qu'est-ce que tu voulais à 36m, quand tu as enlevé ton masque ?

Plus tard et tant que moniteur et responsable d'école de plongée je repenserais souvent à cette troisième plongée...

De retour de Sardaigne je me rends enfin à Neuchâtel pour suivre les cours de plongée. J'obtiens le brevet P2 la même année et le P3 une année plus tard. Puis c'est le brevet de « moniteur auxiliaire », le M2 en 1978 enfin le M3 en 1997. Vingt ans après la plongée du P3, presque jour pour jour je replonge avec Paul Brunisholz pour la plongée du M3...

A part les étoiles de mer je n'ai jamais chassé sous l'eau. Bien sûr, à une époque j'avais un fusil sous marin mais je n'ai jamais osé tirer. J'avais trop peur de faire du mal à ces créatures qui me procuraient un si grand émerveillement. Pourtant je raffole de poissons grillés et autres crustacés ou huîtres.

Mais ce fusil était encombrant, et il fallait sans cesse écouter les conseils de prudence de mes parents, effrayés à l'idée que leur fils puisse blesser quelqu'un ou pire encore, se blesser lui-même. Bien vite j'ai abandonné cet accessoire inutile dans mes mains maladroites. J'ai vu plus tard l'efficacité extraordinaire que peut avoir une de ces armes quand elle est maniée par des experts comme Jean-Baptiste Esclapez, Renzo Mazzari ou Umberto Pelizzari, avec qui j'ai eu la chance de plonger. Et je n'ai pas l'envie de critiquer les chasseurs sous-marins car celui qui descend en apnée à quarante mètres de fond pour tirer et remonter un poisson qu'il mangera plus tard est un sportif doublé d'un fin observateur du comportement animal qui a toute mon admiration.

En revanche les compétitions de chasse sous-marine me déplaisent. J'ai de la peine à admettre que quelques grandes organisations de plongeurs puissent encore cautionner de telles compétitions. D'un autre côté il faut bien reconnaître aussi que c'est par cette activité que beaucoup et non des moindres, sont venus au contact du monde sous-marin pour le faire connaître plus tard à leurs semblables.

Hans Hass, Jacques-Yves Cousteau, Frédéric Dumas, Albert Falco, et autres Tailleux sont tous venus à la plongée après avoir été des chasseurs émérites et les champions d'apnée du moment perpétuent aujourd'hui la tradition

ancestrale de la chasse sous-marine.

J'ai aussi beaucoup appris sur le comportement des espèces en lisant les récits écrits par les chasseurs sous-marins qui avaient pris le temps d'observer et d'étudier le comportement des poissons qu'ils traquaient.

Finalement les nombreuses heures passées sous l'eau, en apnée pendant toutes ces années, m'ont rapproché du milieu marin et ont très certainement contribué à faire de moi un passionné de ce milieu.

Ayant aussi la chance de n'avoir jamais eu faim et de ne pas devoir lutter pour manger, mon instinct de chasseur s'est reporté sur la chasse à l'image.

Mes premiers clichés furent réalisés en noir blanc avec l'appareil à soufflet de mon père, appareil que je possède encore.

Quelques escapades au bord du lac ou sur les hauteurs environnantes pour photographier le lac de Bièvre puis développement des clichés 4x4 et tirage des premières photos.

C'est la découverte que des visions d'un instant peuvent être figées pour l'éternité et que l'observation d'un événement furtif et lointain, privilège du témoin direct qu'est le photographe, peut être partagé par tous.

Plus tard j'aurai mon premier réflex, un Praktica et ses trois objectifs achetés sur les conseils d'un ami pour immortaliser les premiers sourires de ma fille.

Bien vite, le besoin de disposer d'un appareil fiable et performant me fait rapidement changer de marque et depuis lors, un Nikon m'accompagne presque constamment.

Je prends conscience de la force de l'image. Quoi que l'on fasse il faut que la télé le montre. Si c'est le cas alors le projet semble sérieux, le frileux sponsor accepte du bout des lèvres de l'aider.

Et la meilleure histoire est immédiatement comprise si les photos qui l'illustrent sont bien présentées.

Finalement il y a aussi la passion pour les beaux objets. Un boîtier photo, un objectif, mais aussi une belle montre mécanique ou un couteau de collection sont des objets magiques que l'on a la chance d'avoir entre ses mains.

Matérialiste, moi ? Bof.



Poisson faucon à damiers
Mer Rouge, Soudan 2004



Scapa Flow

- Ou ça tu dis ?

- A Scapa Flow, tu sais, c'est au nord de l'Ecosse, quand tu regardes la carte, tout en haut de l'Angleterre, il n'y a plus rien... Eh bien c'est encore plus haut !

Tu trouves un archipel : Les Orcades. C'est là, aux confins de la Mer du Nord et de l'Atlantique nord...

- Mais vous êtes fous... Il doit faire froid... Et puis il n'y a rien à voir là-haut ! En plus la bouffe doit être dégueulasse... Et puis qu'est qu'ils boivent cette équipe ?

- De toute façon on plongera en étanche. La bouffe... ben on verra bien.
Mais alors pour le reste : d'abord, l'Angleterre c'est le pays de la bière. Ensuite il y a le whisky... Mais surtout...

Scapa Flow, ce n'est rien d'autre que le mouillage de guerre de la flotte britannique. Enfin c'était, jusqu'en 1952 je crois... Car aujourd'hui, pour protéger des navires de guerre le bout du monde ne suffit plus.

C'est là qu'après la signature de l'Armistice, en 1918, la flotte de guerre allemande fut internée :

en attendant la paix et le partage aux vainqueurs de la flotte de guerre des vaincus...

Bien entendu, aucun marin au monde ne peut supporter de voir son bateau remis à d'autres et surtout pas à ses ennemis d'hier. Il préfère le couler...

C'est exactement ce qui arriva le 21 juin 1919 lorsque L'amiral von Reuter donna l'ordre à sa flotte de se saborder et plus de 70 navires de toutes sortes disparaissent sous les flots dans un spectacle dantesque...

- Ouais ! De la bière, du whisky et des épaves... bon, ça m'intéresse. Où c'est que l'on s'inscrit ?

Et c'est ainsi que Doron Margalith, Stéphane Dumuid, Martial Riedi, Jean-Claude Maradan, Thierry Aellig, Hervé Perrin, Enrico Longobardi, Georges Bocskai et son amie Carine Kramer, Jean-Pierre Gessler, Dan Georgescu, Florian Bettinelli et moi-même nous retrouvons ce samedi 26 juin 1993 devant un charmant "cottage" de Burray, l'une des îles qui forment l'archipel des Orcades.

Jean-Pierre, Dan et Florian sont arrivés depuis peu. Ayant voyagé en avion, ils viennent d'atterrir à Kirkwall, dans un coup de vent de travers de plus de cent km/h.



- Aah yes. C'est vrai, ça souffle un peu aujourd'hui, nous dirons les Ecosseis.

- Mais ce n'est rien, vous devriez voir en hiver...

Les autres, partis dans trois véhicules depuis jeudi matin sont arrivés à Zeebrugge pour embarquer le soir sur un ferry qui les transportera pendant la nuit jusqu'en Angleterre. Il reste la journée du vendredi, pour monter le plus haut possible en Ecosse, en traversant les "Highlands" puis en longeant le Loch Ness. Ils passeront la nuit dans un "bed and breakfast".

Premiers contacts avec la "gastronomie" écossaise. Thierry, ancien boucher :

- Ouais... En tous cas ce n'est pas du charolais ça !

Le lendemain, samedi matin, derniers kilomètres en Ecosse pour embarquer à nouveau sur un bac qui conduit tous le monde jusqu'à Stromness, capitale des Orcades. Après avoir longé la baie de Scapa Flow nous voici tous réunis au "cottage".

Après avoir déchargé les bagages, nous allons prendre nos quartiers sur le CHALDER, le bateau d'Antony. C'est lui qui nous mènera toute la semaine sur les sites de plongée.

Et nous voici au pub. Il faut déterminer lequel de ces whiskies est le meilleur.

- Yes my Lord, un de chaque... It's for a test..

Le barman n'en revient pas mais s'exécute amusé. Tu prends un verre de chacune des bouteilles de whisky du bar...

- Tiens, celui-ci est excellent, goûte !

- Ah oui, il est super ! C'est lequel ?

- Euh... Je ne sais plus... Je crois bien qu'on a mélangé tous les verres...

- Barman ! One more please... It's for a test...

Heureusement, nous le retrouvons facilement le Highland « Médical » Park comme nous le surnomons immédiatement après que le Doc Doron nous en eu prescrit une bonne rasade à la sortie de chaque plongée.

Sur le fond, des coquilles St-Jacques, des crabes, des tourteaux. Ces eaux sont très riches. Ce sera les conditions standard de plongée ici.

Et puis soudain une grande forme argentée qui ondule et s'éloigne c'est un... bon arrête, ils vont encore se f... de ta g... si tu leur dit ça.

On remonte. Il manque encore quelques plongeurs.

- Regarde, là-bas, ça doit être Rico et Thierry...

Le bateau se déplace. Ils montent à bord, excités comme des gamins.

- Eh les gars on a vu un phoque. Oui, sous l'eau, on a vu un phoque je vous dis.

- Dis donc, vous étiez à quelle profondeur vous deux ?

Et pourtant, c'était bien vrai. Nous en parlons avec Antony qui rigole et nous montre les rochers, sur la plage.

- Vous voyez là-bas, les taches blanches. Ce ne sont pas des cailloux... ce sont des phoques.

- Alors ma grande forme argentée là-dessous...
- Eh oui, un phoque.

Immédiatement nous décidons qu'avant de partir, nous reviendrons plonger pour essayer de voir et photographier les phoques.

Les jours passent et nous plongeons sur de très belles épaves.

Le torpilleur S54, la vedette F2, l'épave plus récente d'un chalutier coulé dans une passe.

Puis des épaves énormes comme le "Köln", le "Dresden" le "Brummer" et le "Karlsruhe", des bateaux de 140 à 150m de longueur, de 13 à 15 mètres de largeur jaugeant entre 4'800 et 5'500 tonnes.



Scapa Flow 1993



Scapa Flow 1993

Ces bateaux reposent par 30 à 35m de fonds et sont couchés sur le flanc.

Les endroits où se trouvaient les chaudières, allumées lors du sabordage, sont détruits par les explosions provoquées par l'irruption soudaine de l'eau de mer.

Les plus gros bateaux sont le "König", le "Markgraf" et le "Kronprinz Wilhelm". Ils faisaient tous partie de la troisième escadre allemande lors de la bataille du Jutland en 1916.

Ces épaves sont gigantesques. Les bateaux mesurent de 180 à 190m de long pour une largeur de 30m et un tirant d'eau de plus de 8m. Ces des croiseurs cuirassés lourds, avec une épaisseur de coque de près de 35cm par endroit et jaugent plus de 25'000 tonnes chacun.

Chaque bateau était armé de 10 canons de 305mm capable d'envoyer des obus à plus de 20km ainsi que d'une vingtaine d'autres canons plus petits et de 5 tubes lance-torpilles, une puissance de feu exceptionnel.

Ces épaves reposent par 40m de fond environ. Malheureusement, en chavirant, les bateaux se sont retournés sous le poids de l'artillerie et gisent à l'envers sur le fond de la mer.

Il faut donc être très prudent en s'aventurant à l'intérieur...

Entre les plaques de blindage les tourteaux ont élu domicile. Et c'est ainsi que l'on rencontre quelques plongeurs se baladant avec de grands sacs en jute...

- Quand j'ai vu celui-ci, j'ai relâché celui qui était déjà dans le sac. Il était bien plus petit...

Le soir même, le fils de Norman, la personne qui chaque jour nous prépare les petits déjeuners, livre une grosse commande : treize homards de plus de deux kilos chacun et environ 25 tourteaux.

- Mais il est fou, on ne va jamais pouvoir manger tous ça. Chaque bête serait assez grosse pour deux à trois personnes, s'exclame un ex-restaurateur qui entrerait par hasard dans la cuisine.

Ben oui, on a tout mangé. Enfin presque tout, mais pas le même jour.

C'est déjà le dernier jour et comme nous non l'étions promis, nous décidons de plonger avec les phoques. A notre arrivée, panique générale dans la colonie; tous les phoques se précipitent à la mer.

- C'est justement ce que je voulais. Depuis toujours je rêve de plonger avec des phoques, nous confiera un moniteur PADI qui effectue justement sa 1'500ème plongée.

C'est vrai que l'ambiance est extraordinaire; du fond montent de grands keips. A moitié camouflés dans ces algues, nous attendons. Et les voilà, curieux, qui s'approchent et observent cet animal qui n'arrête pas de cracher des bulles. Ils s'approchent à moins de un mètre et restent immobiles, nous observant de leur œil rond, très expressif. Un seul geste de notre part et les voilà qui s'enfuient, pour revenir un instant après et reprendre leur manège.

Toutes les bonnes choses ayant une fin il nous faut repartir. Nous quitterons les Orcades le samedi après-midi, traversant toute l'Angleterre de nuit et sans arrêt grâce à l'extraordinaire résistance de notre chauffeur du désert, ami intime de la police Écossaise et arrivons à Neuchâtel le dimanche dans l'après-midi.





ROLAND SPECKER -80M EN APNEE

La première fois que j'ai entendu parler de Roland Specker c'était au printemps 1991. C'est Daniel Deflorin, journaliste-photographe à APNEA qui m'en parla pour la première fois en ces termes :

- Tu te rends compte, il est fou ! Il descend tout seul, en apnée, à plus de 40 mètres de fond dans le lac des Quatre Cantons.

- Tiens, ça m'intéresse. On pourrait peut-être faire quelque chose avec lui. Dis-lui de m'appeler.

Et le temps passe. Un jour, je reçois un appel de Jean-Claude de Grandson, qui me demande un coup de main pour plonger avec un apnéiste qui veut établir un nouveau record en apnée etc. etc...

Il venait avec Roland pour plonger dans le lac de Neuchâtel et avait besoin de plongeurs.

Tout de suite l'équipe des plongeurs du CIP se prend d'amitié pour Roland. Le contact est vite établi, le garçon est sympa. Allez, c'est décidé, on plonge avec lui.

Et voilà comment l'on se retrouve, un beau jour de juillet 1992, par -52m de fond, en face d'Auvernier, dans le noir et le froid du lac de

Neuchâtel, le long d'un câble suspendu à un bateau en attendant que Roland arrive jusqu'ici tiré par sa gueuse.

Tiens, justement, le voilà.

L'image est surréaliste, Philippe et moi en avons le souffle coupé... A la lumière blafarde et tremblante de nos Subatec et des projecteurs fixés sur la gueuse, nous le voyons arriver doucement sur le plateau qui termine le câble. Lentement il se dégage et entame sa remontée, à la palme ou au gilet. Cela dépend de la profondeur et de sa forme.

C'est comme dans le grand bleu diront tous les plongeurs émerveillés par les images que nous a offertes cet athlète hors du commun qu'est Roland Specker.

Pour nous plongeurs, le travail commence : il faut gonfler le parachute qui est sur la gueuse de manière à renvoyer le tout en surface où Roland se prépare déjà pour sa prochaine descente. Attention cependant de ne pas faire givrer le détenteur et à ne pas se faire emporter par la gueuse qui remonte à grande vitesse car alors gare à l'accident de décompression.

Voici comment fut établi le nouveau record du monde de plongée en apnée lacustre, -48m battant ainsi un Italien qui avait atteint -40m dans le lac d'Annecy.





Roland était alors de se douter que quelques années plus tard, il rencontrerait cet homme, devenu le respecté « CAPITANO SICBALDI » Capitaine du « Fiore di Maggio » le bateau base sur lequel Umberto Pelizzari a établi ses records de 1995, en Sardaigne et pour lesquels Roland et moi-même serions juges officiels pour l'AIDA.

Un an plus tard Roland porte son record à -80m. La plongée se déroule selon les prévisions : dans le noir total et une eau à 4 degrés.

Je respire un mélange ternaire : oxygène 18%, hélium 50%, azote 32%.

Au top donné, Arno Mürth et moi-même quittons la surface. Nous avons 4 minutes pour arriver au fond, sur le disque à -80m.

Roland arrive en apnée exactement au moment prévu.

En regardant vers le haut, nous le voyons descendre grâce au phare posé sur la "gueuse". Roland arrive à faible vitesse, mais c'est le disque qui l'arrête : il est au fond. Fantastique, c'est réussi à la première tentative.

Je suis à -80m depuis moins d'une minute. En descendant, il a tourné sur lui-même et tend la main dans le noir, du côté opposé à celui où je me trouve.

Il faut faire vite, il ne restera ici qu'au maximum 15 secondes. Rapidement je nage dans sa direction et lui mets dans la main la plaquette marquée « 80 ». Je ne peux m'empêcher de le féliciter en lui tapant par deux fois sur l'épaule.

J'entends déjà fusé l'air qui doit remplir le parachute de remontée. Roland vient d'actionner le robinet. Je m'éloigne pour ne pas risquer d'être emporté vers la surface.

Dans quelques secondes la gueuse quittera le disque métallique, emportant Roland en surface où une centaine de personnes l'attendent, retenant elles aussi leur souffle.

Je me retourne et distingue un peu au-dessus de moi les lumières du casque

C'est ainsi qu'a commencé une aventure qui devait nous faire accompagner les meilleurs apnéistes mondiaux pendant 10 ans, pour assurer leur sécurité lors des tentatives de records.

C'est à partir de ce moment que s'est concrétisée l'idée de fédérer les apnéistes du monde entier et qu'avec quelques autres personnes, Roland Specker et moi avons créé l'AIDA.

J'ai créé ensuite le CEAL, Centre d'Entraînement d'Apnée Lacustre qui a permis à plusieurs apnéistes d'apprendre puis de pratiquer leur sport en sécurité.

Le CEAL comprenait aussi un groupe de plongeurs chargés d'organiser et d'assurer la sécurité lors des tentatives de records.

Ce fut aussi nos premières plongées aux mélanges, ce qui nous fit entrer sans le savoir et bien avant l'heure, dans la grande famille des plongeurs TEK.

Plus tard, fort de ces expériences de plongées pas comme les autres la maison Uwatec m'engagea pour mettre au point et commercialiser un recycleur en circuit semi-fermé, l'Atlantis, devenu le Dolphin de la maison Dräger. C'est ainsi que j'ai suivi les cours des plongeurs-démineurs de la marine allemande.

C'est à cette époque aussi qu'une page importante se tourne dans mes activités de plongeur. Je suis en effet membre actif de CIP Neuchâtel depuis 1976 et je m'occupe activement de la formation dans ce club depuis 1978. J'en suis aussi le président de 1987 à 1992.

Seulement voilà, dans un club les personnes dirigeantes changent au gré des assemblées générales et souvent les idées changent avec elles.

Ainsi, après y avoir passé quelques-uns des plus beaux moments de ma vie de plongeur et d'y avoir rencontré des personnages qui ont marqué ma vie, je quitte le CIP Neuchâtel et fonde en 1994, à La Neuveville, le club St-Joux Plongée et l'école MZPLONGEE, toujours actifs aujourd'hui.





Umberto Pelizzari

C'est en 1995 que j'ai fait la connaissance d'Umberto Pelizzari. Accompagné de Pascal Zahnd, de Rico Longobardi, de mon fils Marc et de nos familles nous étions descendus en Sardaigne pour plonger avec Roland Specker. Pour assurer la sécurité rapprochée de Roland un apnéiste parisien nommé Jean-Michel Pradon est du voyage. Nous avons ainsi l'occasion de plonger avec eux pendant une quinzaine de jours et aurons ensuite l'occasion de plonger pour Jean-Michel dans les cénotes du Yucatan.

Roland descend régulièrement, de plus en plus profond... si bien que nous nous retrouvons, avec Rico, assez régulièrement à des profondeurs de quatre-vingt mètres, voire plus...

Pendant la semaine qui précède le record Umberto Pelizzari s'entraîne à côté de nous et vient de temps en temps rendre visite à son ami le « petit français » comme dit Jean Reno qui incarne Jacques Mayol dans « Le Grand Bleu ». Il plonge avec nous, sur la gueuse de Roland.

Umberto est un garçon extraordinaire et formidablement sympathique qui a appris à nager grâce à la maîtresse de classe qui emmenait ses élèves à la piscine de Busto Arsizio, près de Varese, en Italie.

Il s'entraîne à l'apnée en vue des trois semaines de vacances au bord de la mer, avec toute la famille. Et au fond de lui déjà, l'envie de battre les records des grands de l'époque...

Bientôt il arrête la compétition de natation pour ne se consacrer qu'à l'apnée.

C'est lors de son service militaire, dans le corps des Sapeurs-Pompiers de l'île d'Elbe qu'il rencontre Massimo Guidicelli, l'homme qui va le pousser sur la voie royale que lui était déjà toute tracée mais qu'il n'avait pas encore découverte.

Après qu'Umberto ait pulvérisé le tableau d'entraînement, il est descendu à -50m en sept plongées alors que le tableau prévoyait une progression sur quatre mois, Massimo et lui décident de tenter un record : celui que détient le cubain PIPIN, en poids constant, à -63m. Ce record tombe dans la poche d'Umberto le 10 novembre 1990, avec une plongée à -65m.

L'année 1991 est celle de tous les records : le 2 octobre -67m en poids constant ; le 22 octobre -95m en poids variable et le 26 octobre -118m en poids variable « no limits ».

L'apnée en poids constant impose une descente et une remontée à la force des palmes.



Sardaigne 1996



Sardaigne 1996

Le câble indique la direction à suivre mais il ne doit pas être touché. Le lest utilisé pour la descente doit être remonté à la surface. L'ancien règlement permettait de s'agripper au câble et il était possible de s'aider des bras dans la remontée.

L'apnée en poids variable consiste en une descente avec un lest maximal de 30 kg qui sera abandonné sur le fond, suivie d'une remontée avec ses propres forces, à la paille ou à l'aide des bras car s'agripper au câble est permis dans cette discipline.

Le règlement de l'apnée en poids variable « no limits » ne prévoit pas de limitation de poids pour descendre et la remontée se fait à l'aide d'un ballon gonflable.

Selon Umberto « des trois disciplines, la première est certainement la plus difficile. Elle nécessite une grande préparation physique et une concentration extrême. En effet, lorsqu'on arrive au fond et qu'on détache le témoin, 80% de l'effort restent à faire. Pour les athlètes, il s'agit de la spécialité la plus importante ».

Le poids variable « no limits » ne pose pas de problèmes physiques ou athlétiques particuliers. L'athlète est en effet tiré, sans grand effort de sa part, tant à la descente qu'à la remontée. Les difficultés se situent au niveau de la compensation : la pression augmente de 1 bar chaque 10 mètres et par conséquent à 130 mètres, on mesure 14 bars, c'est-à-dire 14 kg pour chaque centimètre carré du corps. Il faut donc compenser avec l'air des poumons cette force qui presse sur les tympans. Cependant, le volume des poumons diminue proportionnellement à la pression : à ces profondeurs, la masse pulmonaire équivaut à un quatorzième du volume normal, elle a donc les dimensions d'un poing fermé. Il est aisé de comprendre que prélever de l'air dans un poumon de cette dimension n'est pas une entreprise facile. Selon Umberto la limite humaine dans la spécialité du poids constant n'est pas très éloignée du record actuel : son objectif est d'atteindre un jour 80 mètres de profondeur.

Le même discours peut s'appliquer à l'apnée en poids variable : aujourd'hui on remonte à la force des bras depuis des profondeurs supérieures à celles d'où Mayol et Maiorca remontaient à l'aide du ballon.

Le poids variable « no limits », par contre, mérite un discours à part : dans les prochaines années on pourra atteindre la profondeur de 150 mètres. Il faudra néanmoins découvrir de nouvelles méthodes de compensation qui permettent de descendre en économisant de l'air. « Je suis en train d'en mettre au point une qui m'a été suggérée par Mayol dit Umberto : elle consiste à élargir les voies d'air pendant la descente ! Peut-être, qui sait, un jour ».

Enfin le grand jour arrive pour Umberto : ce samedi 16 juillet 1995 il tentera de porter son propre record en poids constant de -70m à -72m. J'ai la chance de pouvoir embarquer à bord du bateau d'Umberto et de suivre tous les préparatifs de la plongée, y compris ceux des plongeurs de sécurité emmenés par Massimo qui descendra jusqu'au fond avec un mélange trimix (oxygène/hélium/azote). Roland lui sera dans l'eau, en surface, pour aider Umberto si jamais... Quand il arrive en zodiac tout est prêt. Après les applaudissements, le nombreux public déjà massé sur le lieu de plongée fait silence. Umberto se met à l'eau, se prépare et plonge. Le silence durera un peu plus de deux minutes et nombreux sont les spectateurs qui ont eux aussi retenu leur souffle pendant ce temps.

Enfin Umberto émerge, brandissant triomphalement le témoin signé par les juges, preuve qu'il a accompli l'exploit de descendre le chercher à -72m. Mon Nikon claque sans arrêt, enregistrant le plus d'images possibles de ces moments d'une extrême intensité où chacun laisse exploser sa joie.

Et grande sera ma fierté quand mes photos feront, quelques semaines plus tard, la une et le reportage des magazines spécialisés annonçant l'événement, l'une d'elle étant même reprise par Cressi Sub pour faire la couverture de son catalogue 1996.

Mais ce n'est pas tout. En arrivant en Sardaigne, Roland est accueilli en Champion de Monde qu'il est par Ernesto Sicbaldi, l'homme à qui il pris le record d'apnée en eau douce, en 1992.

Celui-ci, pas rancunier pour un sous, est très fier de se faire photographier en compagnie de Roland sur son bateau le « FIORE DI MAGGIO », la base de plongée d'Umberto, ici en Sardaigne.



L'aventure apnée, championnat du monde 1998

Révéle au grand public par le film de Luc Besson « Le Grand Bleu » en 1988, le monde de l'apnée sort de sa confidentialité.

Le film retrace le duel que s'oppose Jacques Mayol, apnéiste français qui fut le premier à franchir la barre des 100m à l'île d'Elbe en 1976 à Enzo Maiorca, qui lui aussi atteignit 100m en 1988.

Ce film est sans aucun doute responsable de l'engouement extraordinaire d'un large public pour la plongée et suscita bien des vocations de plongeur et d'apnéiste. Pour n'en citer que deux, Umberto Pelizzari qui se déclare volontiers très inspiré par Jacques Mayol et Roland Specker qui construisit sa première « gueuse » selon le modèle de celle avec laquelle Jacques Mayol établit son record de 1976.

Ayant fait la connaissance de Jacques Mayol peu de temps après son record de 1976 et sensible aux événements qui touchaient cette discipline de la plongée j'ai personnellement ressenti ce film comme la narration véridique du développement des connaissances et des records ainsi que de la « rivalité » qui opposait Mayol et Maiorca dans cette course à la profondeur. A l'exception de la mort des deux protagonistes tout est vrai dans ce film. Je sais par contre que les deux hommes n'étaient pas tout à fait du même avis.

Du coup je fus rapidement convaincu par Roland Specker et ce fut le début des aventures que j'ai compté ci-dessus.

Après la création de l'A.I.D.A. je devais participer à bon nombre d'autres événements ayant un rapport proche avec l'apnée.

Championnat du monde 1998

L'idée est simple : favoriser la performance en sachant s'arrêter à temps. Chaque apnéiste doit rester dans ses limites. Pas de syncope, pas de limites dépassées. La compétition ne sera donc pas individuelle mais sera une compétition par équipe, chaque pays pouvant inscrire une équipe de cinq concurrents. Le premier championnat du monde eu lieu en France en 1997.

Le second championnat du monde eu lieu en Sardaigne en 1998. Les apnéistes choisirent eux-mêmes les trois juges responsables de cette compétition patronnée par l'A.I.D.A. : Roland Specker, Eric Pelletier et moi-même.

La compétition, organisée grâce à Umberto Pelizzari et le club Med, se déroule à Santa Teresa di Gallura, fief d'Umberto.

C'est le début de carrière de bien des apnéistes qui seront les vedettes des années suivantes. Mais pour l'heure, Loïc Lefemme, Pierre Frolia par exemple ne font partie que des supporters des vedettes du moment que sont Pelizzari, Genoni, Chapuis, Delmare, Pradon etc.

L'équipe d'Italie, avec Pelizzari et Genoni finit championne du monde, devant l'équipe de France.



L'aventure apnée, les cénotes du Yucatan

- Pour assurer sa sécurité c'est vous qu'il veut. Si vous ne venez pas on ne pourra pas faire la tentative de record ni le film.

C'est par ces mots que Frédéric Presles, réalisateur parisien, termine la présentation du projet qu'il vient de me soumettre. L'idée est de battre le record du monde d'apnée en poids constant en eau douce. Mais pour cette tentative, qui doit faire l'objet d'un film de 26 minutes dans la série « La cinquième dimension » réalisée par Frédéric pour la chaîne française « la 5ième », pas question de plonger dans les eaux troubles et froides des lacs de chez nous. La production a décidé qu'il fallait des eaux douces et claires et chaudes et le réalisateur a choisi d'aller plonger dans les cénotes de la péninsule du Yucatan, au Mexique.

La vedette du film sera Jean-Michel Pradon que nous avons connu en Sardaigne et Roland Specker sera chargé de la sécurité rapprochée. Jean-Michel désire que Rico, Pascal et moi assurons sa sécurité en profondeur.

Nous voilà donc partis pour le Mexique. Après une escale mémorable à Paris, nous arrivons bientôt à Cancun où nous attend un comité d'accueil. Une brève nuit plus tard il faut repartir pour Mérida, en traversant tout le Yucatan.

- Vous avez de la chance, la production vous paie le voyage en avion. Nous, avec le matériel, ferons le trajet en camion nous dit Frédéric. Plus de douze heures dans une chaleur infernale et des routes sommaires.

- On se retrouvera là-bas demain soir. Allez salut les veinards.

Le lendemain à l'aéroport de Cancun je demande au préposé :

- Pardon Señor. El aeroplano per Merida por favor ?

- Qu'est ce qu'il dit ? me demande Rico

- Ben... il dit que nous sommes en retard et que l'avion est déjà parti.

Il a donc fallu trouver un autre avion. Mais ce n'est pas facile de négocier avec la compagnie aérienne qui ne veut rien entendre. A force de persuasion le préposé, prénommé Roberto, nous trouve une solution, trop content de se débarrasser de ces trois « andouilles » qui décidément veulent absolument aller à Mérida.

Toutefois, la saga aérienne ne fait que commencer.

Enfin arrivés à bon port c'est la découverte de la jungle et l'organisation autour du cénote choisi pour le record.



Dans l'équipe Jean Cassou, Alexis Rosenfeld le photographe et Laurent Genoun le cadreur avec qui je tournerai plusieurs films par la suite.

L'eau est douce et chaude, cela nous change du lac. Le cénote Timul est profond de 70 mètres. Le but est donc de filmer la descente de Jean-Michel à 52 mètres de profondeur. Rapidement un bout est installé. La production a aussi prévu d'éclairer le cénote. C'est ainsi que nous faisons la connaissance de Mike Madden et de Chuk qui sont chargés de mettre en place le matériel qu'ils ont apporté. L'américain et le canadien s'entendent bien et tout fonctionne à merveille. Le cénote est éclairé avec 40'000 watts de lumière HMI.

Mike et Chuk font partie des équipes de plongeurs spéléo américains qui, avec Tom Mount et bien d'autres, explorent le sous-sol du Yucatan. Dernièrement, au cours de l'une de ses plongées d'exploration Chuk s'est rendu compte qu'il était allé trop loin et qu'il n'aurait pas assez de gaz respiratoire pour ressortir du cénote. Alors il a décidé de continuer le plus loin possible afin que ceux qui retrouveront son corps plus tard sachent jusqu'où il est allé. Il a dès lors avancé dans la grotte submergée. Il passe une étroiture et tombe sur un fil d'Ariane posé au fond du passage. Décidé à poursuivre jusqu'au bout ce qu'il croit être sa dernière aventure il suit ce fil et le miracle se produit : le voila soudain à l'air libre mais dans un autre cénote, distant de quelques kilomètres de celui qui l'a vu s'immerger. Il est sauvé et devient ainsi le découvreur d'un passage qui prouve que plusieurs cénotes communiquent entre eux.

Le tournage se passe bien, le record est établi et le film pourra être monté. Il est temps de repartir. Retour à Cancun où il nous reste à attendre l'avion qui nous emmènera à Mexico puis à Paris. Selon les billets d'avion, celui-ci part à 20h00 nous avons donc toute la journée devant nous et la passons en scooter des mers, ou nous suivons une sortie touristique organisée. Un petit tour dans les mangroves et une baignade dans la mer. Le guide nous donne même un masque et un tuba pour aller plonger mais avec l'obligation de garder le gilet de sauvetage... Toutes nos tentatives pour lui expliquer que nous sommes des plongeurs confirmés se soldent invariablement par la même réponse du guide inflexible :

- Oh oui Monsieur, bien sûr. Mais il est formellement interdit d'enlever son gilet.

Vient le moment de nous présenter à l'aéroport.

- Pardon Señor, el aeroplano per Mexico por favor ?
- Eh les gars il rigole. Il dit que cela fait longtemps qu'il est parti cet avion...

Eh bien non, il ne rigolait pas. Effectivement nous devons partir à 20h00 mais de Mexico pas de Cancun. Il aurait fallu prendre l'avion de 15h00 ici à Cancun, celui-là même qui nous est passé au-dessus pendant que nous baignions avec nos gilets de sauvetages.

- Bon ben... On va trouver un autre avion. Donnez-moi vos billets je vais aller voir.

- Euh... je trouve plus le mien. Je crois bien que je l'ai perdu dit Pascal.
Eh nous revoilà au bureau où nous retrouvons une vieille connaissance :

- Ciao Roberto, c'est de nouveau nous. On a raté l'avion et Pascal a perdu son billet. Qu'es-ce qu'on fait ?

Oh là, ce n'est pas si simple. D'abord il faut aller déclarer la perte ou le vol du billet à la police. Puis, il faut en faire des autres et enfin il faut voir si on trouve de la place sur un vol car tout est bondé.

Résultat : trois jours de galère à Cancun, avec d'incessants allers-retours entre le poste de police principal et l'aéroport. Notre ami Roberto vit toutes nos galères.

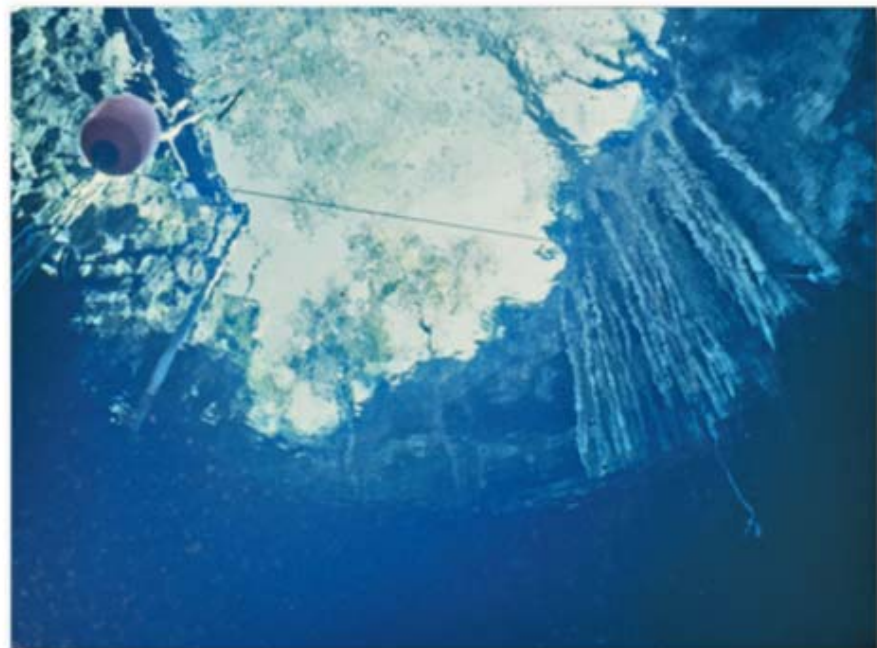
Puis un jour il n'est plus derrière le guichet.

- Il faut aller finaliser les réservations et chercher les billets au siège de la compagnie, nous explique l'employée qui a remplacé Roberto, trop heureuse de se débarrasser facilement de ces trois emm...eurs.

Le lendemain matin nous faisons une entrée fracassante dans le hall de la compagnie d'aviation.

Rico se retourne vers moi et me dit :

- J'y crois pas ! Regarde qui est derrière le guichet !



- Ah, Roberto, mon ami. Alors tu nous les fais ces billets.

Il est très poli, il nous fait nos nouveaux billets mais je vois bien au fond de ces yeux cette grande lassitude qui apparaît chez certaines personnes lorsqu'elles se rendent compte qu'elles ne peuvent échapper à leur destin et que celui-ci s'acharne sur eux.

Finalement nous voici à Paris, gare de Lyon.

- Vos billets s'il vous plaît dit le contrôleur
- Euh... Zut je ne les trouve plus. Vous êtes sûr que c'est moi qui les ai ?

Et nous voilà bon pour en racheter d'autres.

- Je vais les mettre dans cette poche comme cela je suis sûr de ne pas les paumer ce coup-ci.

J'ouvre ma poche et en glissant les billets dedans je sens qu'il y a déjà quelque chose : je fouille et en sort les billets du TGV. Je ne les avais pas perdu...

Le film de cette aventure sort bientôt sur la 5ième et ce sera pour moi le début d'une longue série de tournages sous-marins aux quatre coins du monde.



L'aventure apnée, plonger à Zermatt

Ce matin là je reçois un coup de fil de l'un des responsables d'Oméga à Bienne. On se connaît bien car ils nous ont déjà aidé sur plusieurs tentatives de records d'apnée, notamment ici en lac, avec un bon soutien financier pour le record de Roland Specker.

Effectivement il s'agit d'une drôle d'affaire. Un apnéiste français veut absolument battre un record farfelu : celui de la plus grande distance parcourue sous la glace, et en apnée bien sûr. Pour cela il a souhaité réaliser sa tentative à Zermatt, dans le lac du Glacier Théodule. Raymond Jacot qui est le patron de la plus grande bijouterie de la station a fait appel à Oméga pour un coup de main financier. Oméga a accordé son aide mais maintenant ils ont quelques doutes. Ils n'aimeraient pas de publicité négative, ce qui serait le cas si un accident devait se produire.

Ils souhaitent dès lors que je prenne cette affaire en mains et que je monte avec mon équipe sur place pour assurer la sécurité de la tentative. Je m'organise rapidement et finalement me retrouve à Zermatt et compagnie de Pascal, Denise, Rico et Pierre-Alain.

Nous sommes reçus chaleureusement par Raymond et le courant passe tout de suite entre

lui et les plongeurs. Il est content de nous voir reprendre la direction des opérations car il lui semble aussi que la situation n'est pas idéale.

Il faut dire que les organisateurs n'ont pas lésiné sur les moyens : sur place nous rencontrons René Heuzey, réalisateur sous-marin et son équipe, chargé du tournage d'un film sur la tentative de record et Frédéric Bassemayousse, un photographe spécialisé dans la photo sous-marine, chargé de couvrir l'événement pour la presse internationale. Un plongeur italien, Paulo s'est chargé de tirer une ligne de vie entre les trous pratiqués la semaine avant la tentative, à grand renfort de dynamite, ce qui a fragilisé la glace alentours et coûté la disparition au fond du lac d'un ratrac tout neuf. Oui vraiment ici on ne lésine pas sur les moyens.

Première plongée, dans le noir le plus absolu. L'eau est aussi claire que du café au lait et on ne distingue absolument rien. Rico et Pierre-Alain sortent la tête dans le premier trou, creusé à 30m du départ.

- Alors je leur demande ?
- C'est de la folie. On y voit vraiment rien me répondent les deux plongeurs.
- Bon. Retournez au départ ce sera plus facile pour sortir de l'eau.



Photo Frédéric Bassemayousse



Photo Frédéric Bassemayousse

- Non non, on sort ici, c'est trop « space » s'exclame Rico.

Où là ! Si ces deux là me parlent comme cela c'est que ça ne doit vraiment pas être facile. Prudence.

Pascal et Denise font à leur tour une tentative et me donnent le même feed-back : l'histoire paraît vraiment dangereuse. Il ne sera pas possible de voir l'apnéiste pendant sa plongée et donc très difficile de lui porter secours.

De plus celui-ci ne semble pas au mieux de sa forme. Au lieu de parcourir les 70 mètres nécessaires à la réussite de la tentative il parcourt péniblement les 30 premiers mètres et ressort à bout de souffle.

J'en parle encore une fois avec l'équipe puis je parle au spécialiste du coin, l'animateur de Ice Rock Club qui organise des plongées à cet endroit. Gérard Garson et formel : l'eau peut être claire sur quelques mètres mais cela ne s'arrangera pas pour demain.

La réflexion est intense. En effet, tout est prêt. Les médias sont convoqués pour le lendemain, les invités sont déjà sur place. Cependant je ne veux pas risquer exagérément la vie de mes compagnons en leur demandant des choses irréalistes. Je ne veux pas non plus mettre la vie de l'apnéiste en danger car je ne le sens pas en bonne forme.

Quelle figure aurons-nous quand il faudra s'expliquer

Je me dis aussi que cette fois pourrait bien être la dernière pour nous. En effet, nous sommes engagés pour réaliser un événement en non pour décider de l'annuler. Après cela les organisateurs ne s'adresseront plus à nous.

Tant pis, il faut avoir le courage de ses convictions. Encore quelques mots avec l'apnéiste et je prends ma décision :

- La tentative comporte trop de risques. J'ai décidé d'annuler cette plongée. Demain nous ne plongerons pas pour tenter le record.

Certains sont un peu interloqués par mes paroles mais bien vite chacun vient vers nous et nous félicite :

- Bravo pour votre courage les gars. Vous ne vous êtes pas laissés mettre la pression.

- Votre décision nous soulage. On craignait le pire.

Bref, le courant devient très vite unanime. Chacun pensait que c'était trop mais personne n'osait le dire. Maintenant tout le monde est soulagé.

- D'accord mais demain tout le monde est convoqué sur le glacier pour fêter l'événement me dit Raymond Jacot. Que fait-on ?

Je lui réponds du tact au tact :

- Eh bien demain nous monterons sur le glacier et en conférence de presse nous expliquerons à tous pourquoi nous avons annulé la tentative.

Quand à la fête, puisque l'on ne plonge pas demain pourquoi ne pas la commencer maintenant ?

Ces bonnes paroles furent immédiatement mises en pratique et cette nuit-là, les cinq bars de l'hôtel Alte Post résonnèrent longtemps des échos de la fête.



L'aventure apnée, les records du CEAL

Le Centre d'Entraînement pour l'Apnée Lacustre tourne à plein régime. Massimo et Pascal se donnent à fond pour animer les entraînements en piscine et en lac. Au large de la Plage de Boudry il n'est pas rare de voir quatre ou cinq apnéistes descendre l'un après l'autre dans l'eau glacée du lac de Neuchâtel, même en hiver.

C'est vrai que plonger en lac c'est quelque chose de particulier. En été l'eau se réchauffe et peut avoir une température de 22° à 24°C sur les premiers mètres de profondeur. Puis elle se refroidit progressivement et dès 20 à 30m de profondeur la température n'est plus que de 4 à 5 degrés. En hivers c'est 4 à 5 degrés de la surface jusqu'au fond.

La plupart des plongeurs de chez nous plongent avec une combinaison étanche mais les apnéistes n'en ont pas.

Il faut donc un certain courage pour s'immerger dans les eaux profondes d'un lac et c'est pourquoi, au début de ses activités, l'A.I.D.A. homologuait séparément les records effectués en mer ou en lac.

Plusieurs apnéistes étaient donc intéressés à venir plonger chez nous afin de tenter de battre les records officiellement établis.

Le CEAL, doté d'une super équipe de plongeurs spécialisés, assurait le support matériel et la sécurité des tentatives de records. Le centre était épaulé par le CSSJN, le Club de Plongée d'Auvernier. C'est lui qui mettait son bateau à disposition pour les entraînements et les tentatives de records.

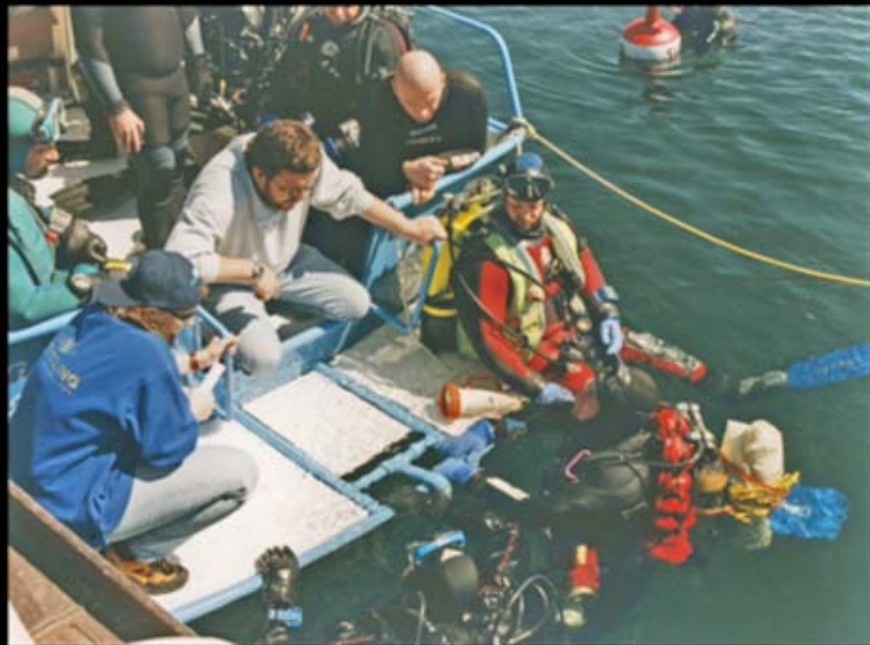
Les jours de records nous pouvions aussi compter sur le soutien de la maison Bühler qui nous installait une barge ou un ponton servant de base de départ pour l'apnéiste. Le SIS de Neuchâtel, service d'incendie et de secours était aussi à nos côtés.

Quelquefois nous obtenions un petit soutien financier ou en nature d'une entreprise de la place, Marie et Krayon, le Croquignolet avec les Matthey. Mais en général les apnéistes qui venaient tenter de battre un record finançaient les autres frais.

Et puis il y avait les plongeurs. Chacun avait un rôle précis mais plusieurs étaient polyvalent et pouvaient occuper diverses fonctions. Tout d'abord la coordination de surface était assurée par Pascal ou par moi-même. Denise assistait l'un ou l'autre et était chargée du respect du timing.

Les plongeurs profonds, capables de plonger au trimix étaient Pierre-Alain, PITCH, Loïc, Fluo, Pascal ou moi-même, en fonction du choix du directeur de surface.

Les autres plongeurs, tous capables de descendre jusqu'à -60m à l'air comprimé s'il le fallait étaient plus nombreux. Je peux citer Denise, Sébastien, Laurent, Julien, Laurent, Paul, Flavio, Jean-Jacques, d'autres encore, Marc, Sandra, Laurence, René, Christian. Les apnéistes étaient Claudio, Pascal, Massimo et Laurent.





Heimo Hanke



Alexander Félix et Roland Specker



Laurent Perriard 24 heures sous l'eau



Alexandra Lousine et Frédéric Buyles

J'espère juste ne pas trop en avoir oublié car la présence de chacun fut indispensable. Les records établis avec par le CEAL sont les suivants :

- 19.08.00 Heimo Hanke, - 112 mètres No Limit
- 19.08.00 Andy Le Sauce, - 58 mètres free style
- 08.04.00 Heimo Hanke, - 101 mètres poids variable
- 24.10.99 Heimo Hanke, - 80 mètres poids variable
- 05.09.99 Frédéric Buyles, - 58 mètres poids constant
- 05.12.98 Laurent Perriard, 24 heures sous l'eau.
- 05.09.98 Alexandra Lousine, - 35 mètres record du monde féminin
- 1997 Alexander Félix, - 43 mètres record suisse
- 1996 Roland Specker, - 60 mètres poids variable

Une anecdote tragique : le jour de la tentative réussie de Heimo Hanke à -112m en apnée, les russes perdirent le sous-marin Koursk qui coula à cette profondeur et ne purent sauver les marins emprisonnés dans la coque faute de moyens adéquats.

Nous étions certes loin des profondeurs atteintes en mer mais qu'importe. Les apnéistes venus chercher un record sont reparti avec. De plus, ils ont trouvé avec l'équipe de CEAL un formidable moment d'amitié et de contacts humains. Personnellement je me souviens avec émotion de toutes ces aventures, de tous ces gens rencontrés et souvent approchés d'une manière intime. Il n'y a pas à dire, plonger ensemble tisse des liens qui restent forts, même si parfois les personnes changent de route et vont ailleurs poursuivre leur parcours de vie.

Dans la mesure où je n'avais pas envie de voir de drame et afin que l'aventure reste belle j'ai mis un terme à l'aventure CEAL après la tentative d'Heimo Hanke. J'ai décidé de ne plus organiser de records, de descendre toujours plus profond, faisant courir toujours plus de risques aux plongeurs. Umberto Pelizzari avait fait de même quelques mois plus tôt, renonçant à poursuivre la compétition par égard pour ses plongeurs.

Quelques mois plus tard l'A.I.D.A, Association Internationale pour le Développement de l'Apnée prendra la décision de ne plus faire de différence entre les plongées effectuées en mer ou en lac.







Les recycleurs Atlantis

Septembre 1995. Je travaille pour la maison Uwatec, en collaboration avec Dräger à la mise au point des recycleurs Atlantis, nom donné à des appareils respiratoires mis au point par les ingénieurs de la firme Dräger que Uwatec s'est chargé de commercialiser dans le monde.

Je me retrouve à Lübeck, ville du nord de l'Allemagne et siège de la maison Dräger. J'apprends à connaître les nouveautés que qui seront commercialisées dès le début de l'année 1996.

Une quinzaine de personnes venant du monde entier, tous de la maison Uwatec, se retrouvent à monter des détendeurs, le nouveau Shark, des masques faciaux Secora et finalement les tous nouveaux recycleurs Atlantis, mis au point sur la base des recycleurs utilisés par les plongeurs démineurs de la marine allemande. Nos formateurs sont donc des instructeurs militaires. À nous de comprendre puis de retransmettre avec des méthodes civiles les enseignements des militaires.

Nous voici en train de monter, démonter, remonter et tester ces étranges respirateurs que les plongeurs extrêmes comme Bret Gilliam et Rob Palmer, baptisés depuis peu Tek Divers par Michael Menduno l'éditeur du journal AquaCorps, le premier journal parlant de l'autre plongée, la Technical Diving ont déjà testés et validés en

partie en juillet 1995.

Pendant le briefing qui précède la première plongée des instructeurs se glissent dans la salle que nous venons de quitter et où nous avons laissé les recycleurs prêts à plonger pour « saboter » ceux-ci.

Nous retournons ensuite nous équiper. Suivant les derniers conseils de nos instructeurs qui nous répètent avec force que pour plonger avec ces appareils il faut contrôler et reconstrôler sans cesse : tout peut arriver rien n'est jamais définitif. Méfiant nous testons encore une fois avant de nous immerger et chacun découvre que le petit détail qui a été modifié aurait eu des conséquences catastrophiques s'il n'avait pas été découvert à temps et réparé immédiatement.

Là, j'ai appris la rigueur nécessaire à la parfaite réussite d'une plongée spéciale avec un recycleur ou avec des mélanges permettant de descendre plus bas que la normale.

Depuis, je m'efforce d'enseigner cette rigueur lors des cours que je donne, essayant de faire comprendre à mes élèves que la routine est trompeuse et que la crainte, voire la peur, peuvent être salutaires. Il ne faut donc jamais ignorer ces intuitions et bien préparer ses plongées en connaissant son sujet sur le bout des doigts.

En plongée plus qu'ailleurs la routine est source



de bien des désagréments.

Le stage se poursuit et me voilà embarqués à bord d'une vedette de la marine allemande pour effectuer des plongées dans la mer Baltique, sur le même terrain de jeu que les nageurs de combats et les sous-marins allemand. La Baltique a toujours été le terrain d'entraînement privilégié des hommes qui ont ensuite été engagés dans les combats menés lors des deux dernières guerres mondiales.

A nous aussi la possibilité de contempler ces fonds de sable quasiment déserts dans une ambiance verdâtre qui rappelle les plongées en lac. Il faut dire que je ne suis pas venu ici en vacance contempler les splendeurs sous-marines de la région mais bien pour apprendre à utiliser ce nouveau recycleur.

Après quelques plongées nos instructeurs estiment que nous en savons assez et délivrent à chacun un brevet qui doit nous permettre à notre tour d'enseigner cette nouvelle manière de plonger.

Les premiers cours d'instructeurs en suisse

Pour cette fois en tous cas la fédération suisse est aux avant-postes. En effet elle organise dès janvier 1996 le premier cours de formation que je donne à Zürich avec l'aide de l'un des spécialistes allemands.

Suivent ensuite rapidement les premiers plongeurs et instructeurs formés et les premiers recycleurs vendus en suisse. Les premiers articles apparaissent aussi dans les journaux spécialisés.

La première plongée en altitude avec un Atlantis

Le Tessin est bien connu des plongeurs pour ses fantastiques rivières où l'eau, claire comme à aucun autre endroit, offre aux plongeurs des spectacles à nul autre pareil.

Ce 24 août 1996 à 9h00, une vingtaine de plongeurs scrutent anxieusement le ciel autour des montagnes : l'hélicoptère va-t-il pouvoir venir ? Le temps est-il assez beau ?

Soudain, le vrombissement caractéristique des pales se fait entendre. Il arrive ! Les visages s'éclairent des plus beaux sourires ; ça y est, on va décoller.

Par groupe de quatre personnes avec « scaf. et

bagages » dans un sac pendu sous son hélicoptère, le pilote franchit les 2500m de montagnes et redescend déposer les plongeurs au bord du lac Tomèo.

Celui-ci est situé à 1692 mètres d'altitude au fin fond de la vallée de la Verzasca, au Tessin en Suisse.

Il faut quatre bonnes heures de marche aux valeureux montagnards tessinois pour l'atteindre, c'est dire s'il est inaccessible aux plongeurs équipés de leur lourd matériel.

Une seule solution pour plonger là-haut : l'hélicoptère. Mais attention, les vols sont strictement réglementés et l'on ne peut voler que six jours par année. Il faut donc bien planifier son coup. Pour nous, pas de problèmes. Grâce à notre ami Leonardo, tout est organisé à la perfection.

Martial Riedi et moi-même allons plonger dans le lac avec un Atlantis 1 de Dräger/Uwatec. C'est sûrement la première plongée en altitude avec ce matériel. Les bouteilles contiennent un nitrox 50 (50% d'oxygène) et tous les calculs de décompression seront, pour nous, simplifiés à l'extrême puisqu'ils seront confiés à l'Aladin Air X Nitrox. Sur ce nouvel ordinateur de la Maison Uwatec, spécialement conçu pour la plongée avec un recycleur Atlantis, le pourcentage d'oxygène du mélange respiré peut être facilement intégré. Ainsi, l'appareil tient compte de ce pourcentage et, bien entendu, aussi de l'altitude du lieu de plongée, comme tous les autres modèles de la marque d'ailleurs.

Le dernier contrôle effectué, nous entrons dans l'eau. Elle est froide, environ 8°C en surface et elle se refroidit encore avec la profondeur.

Ici le lac est désert. Seules, de grosses pierres recouvertes de mousse sont visibles. La lumière est d'un bleu irréel, l'eau est absolument transparente. Notre regard se perd dans le fond des profondeurs. La sensation est intense et le temps s'arrête.

Une heure plus tard, transis par le froid, nous ressortons de l'eau et nous nous changeons rapidement.

Cependant il faut faire vite car le temps se gâte. L'hélicoptère fait deux voyages dans la vallée et remonte chercher les derniers. Il doit encore faire



A bord du Minibex, briefing avant le tournage d'une scène compliquée : Mauro, Vincent, Henri Delauze, Laurent.



deux rotations pour que tout le monde ait quitté le site. Mais, à peine a-t-il le temps de se poser qu'un épais brouillard s'abat sur nous : impossible de redécoller dans ces conditions. Il va donc falloir attendre que le temps s'améliore.

Ce n'est malheureusement pas le cas puisqu'il commence à pleuvoir et qu'un vent froid se met à souffler. Nous avons bonne mine avec nos vêtements d'été trempés. Nous cherchons le réconfort autour d'un minuscule feu que nous avons réussi à allumer à l'abri d'un petit surplomb.

Notre kit de survie se réduit à une allumette à moitié mouillée et quelques Lâquerol à la mente que nous ferons bientôt griller avant de les manger. Formidables et intenses moment d'amitié que ceux passés ainsi. Tous s'en souviendront longtemps.

Tour à tour nous envisageons diverses solutions pour quitter ce lieu devenu soudain bien inhospitalier.

Soudain Mario, le pilote, se lève et dit :

- Aller, on y va, ça c'est levé un peu, j'aperçois le sommet des montagnes...

Chacun pique son plus beau sprint en direction de l'hélico. Bientôt celui-ci décolle puis revient chercher les derniers « naufragés » qu'il ramène à bon port au fond de la vallée ou les premiers arrivants nous regardent étonnés :

- Mais qu'es-ce que vous avez foutu ? Ca fait des heures qu'on vous attend.
On a bientôt tout bu...

Une plongée avec Monsieur Henri Delauze

- Si tu es d'accord, ils nous attendent demain matin ...

Pascal Decis vient de reposer le téléphone et c'est à moi que s'adresse cette question. Il vient de téléphoner avec l'un de ses amis qui travaille chez COMEX et lui a parlé des nouveaux Atlantis.

Uwatec m'a confié deux appareils que j'utilise sur la côte d'Azur, à Cassis exactement, pour parfaire la formation de Pascal et celle de Marc Clément.

Bien sûr que je suis d'accord ! C'est pour moi un honneur et un plaisir que de pouvoir aller à la COMEX. Je pense d'ailleurs que ce doit être l'envie de pas mal de plongeurs.

Le lendemain matin nous déballons tout notre matériel au bord de la piscine du centre d'essais de la COMEX, à Marseille. Le premier à essayer l'Atlantis est Jean-Pierre Bargiarelli, un vieux compagnon de Delauze, qui accepta lui aussi de servir de cobaye pour quelques expériences hyperbare. Plonge ensuite Bernard Gardette, le directeur scientifique de Comex. Puis, nonchalant, arrive le Président Delauze. Il est très intéressé lui aussi et demande s'il peut essayer... Me voici donc dans la piscine de Comex en train d'évoluer avec l'Atlantis en compagnie de quelq'un des hommes qui ont marqués l'histoire de la plongée...

Le Président nous invite ensuite à partager un gigantesque barbecue de sardines durant lequel nous avons tout le temps de discuter avec bien des personnages de cette célèbre entreprise.

C'est aussi pour moi le début d'une solide amitié avec ce personnage extraordinaire. Ceci m'amènera à plonger souvent avec Henri Delauze et même à tourner un film racontant sa passion pour la recherche et la découverte des épaves antiques de la région marseillaise.

Isia del Coco

Il est minuit. La silhouette de l'île, d'un noir profond, se détache du fond plus clair du ciel du pacifique.

Le bateau navigue encore à pleine vitesse et la phosphorescence du plancton illumine brillamment la vague d'étrave.

Le comité d'accueil est présent : cinq dauphins nagent devant le bateau et la mer leur dessine un fourreau lumineux qui ne laisse apparaître que leur élégante silhouette. L'instant est magique, le temps suspend son cours...

- On ne pouvait rêver plus belle arrivée...

La voix de Roland me fait revenir au présent. Nous sommes les seuls passagers à avoir assisté à la scène; les autres, un peu « retournés » par les trente-deux heures de navigation mouvementée que nous a offert le Pacifique sont restés dans leur cabine.



- Alors qu'est-ce que l'on ressent quand on est entrain de réaliser l'un de ses rêves Roland ?

Roland Coutas, un jeune producteur français qui, malgré ses « seulement » 30 ans a déjà une solide réputation dans ce métier, pas facile semble-t-il. Mais, s'il est avec nous aujourd'hui c'est à titre personnel. Il ne fait pas partie de l'équipe de tournage et nous accompagne uniquement car c'est un fou de l'île Coco, l'île au trésor. Il en connaît toute l'histoire et peut, pendant des heures, parler de la vie des gens qui vinrent un jour à Coco, soit pour y chercher le trésor soit simplement pour étudier l'île et ses fonds marins. C'est aussi mon compagnon de cabine pour la durée du voyage.

Il se tourne vers moi comme pour répondre à ma question. Cependant aucun son ne sort de sa bouche. Il n'y a pas de mots pour décrire l'instant. Il écarte les bras, hausse les épaules et me sourit. Je peux ressentir l'émotion qui l'étreint et ensembles, nous tenant par l'épaule, nous rejoignons l'arrière du « SEA HUNTER ».

Plus tard, c'est l'odeur du café qui me réveille. Je passe un t-shirt et monte au carré. Le petit déjeuner va être servi. Le soleil est déjà haut dans le ciel mais le bateau est encore endormi. Bientôt cependant les autres arrivent par petits groupes. Jeff, Julien et Laurent sont déjà affairés autour du boîtier de la Laurent est l'un des meilleurs plongeurs que j'ai rencontrés. Il fait partie de l'équipe Cousteau et quand celle-ci n'est pas en route de part le monde il a du temps libre pour plonger. Le calme qui l'habite transparait sous l'eau et même les poissons les plus craintifs se laissent approcher. Nous avons passé ensemble, sous l'eau, des moments inoubliables, équipés chacun d'un Atlantis qu'il a appris à utiliser sur ce tournage.

- Bon, tout est en ordre, on peut fermer le caisson, dit Julien.

- Et comment on plonge interroge Jeff ?

- Viens prendre le petit déjeuner, nous en parlerons à table.

Nous nous retrouvons dans le carré du « SEA HUNTER ». Les tables et les bancs sont fixés au sol et peuvent accueillir une vingtaine de

personnes. Les parois, en bois lamellé, sont décorés des posters géants, dia lumineuses tirées d'après les plus belles photos de Avi.

Avi Klapfer est le capitaine du bateau. Cet ancien officier de la marine israélienne est un maître de manoeuvre. C'est aussi un photographe et un cinéaste sous-marin hors pair. Les nombreuses récompenses reçues dans le domaine ces dernières années en attestent. Le « SEA HUNTER » est son œuvre. Il a passé plusieurs mois, avec toute son équipe, pour transformer le bateau et en faire l'un des outils les plus appréciés du moment. Même Howard Hall est venu sur ce bateau pour tourner en IMAX, le format le plus grand que le cinéma connaisse aujourd'hui.

La transformation du bateau est radicale, comme en témoigne les photos qui retracent l'épopée du chantier.

- Alors les « boy's » tout est OK ?

Cet accent inimitable qui nous fait tous nous retourner c'est celui de Gino.

Gino Salotti est le directeur de plongée de « SEA HUNTER ». Ce canadien « pur laine », vient de Montréal et a gardé le savoureux accent des gens de là bas.

Ancien plongeur professionnel, il a plongé sur les plates-formes pétrolières et pour les chantiers sous-marins des travaux publics du grand Nord canadien. Ces rudes moments n'ont rien entamé sa bonne humeur et c'est un compagnon gai, énergique et débordant d'idées qui nous accompagne sous l'eau.

- Vous avez un bateau rien que pour vous ce matin. On va plonger à Manuélita.

Les Atlantis sont prêts, nous pouvons partir. Pour cette première plongée, Laurent sera dans l'eau avec moi. C'est sa première plongée en Atlantis. Pour moi c'est la première plongée au milieu d'un banc de plusieurs centaines de requins marteaux.

Ces animaux sont impressionnants. Nageant sans efforts apparents, dans un courant qui nous oblige à nous battre continuellement pour ne pas nous séparer, ils passent à moins de trois mètres de nous...

- C'est bien mais ils ne sont pas assez près nous dit Jeff.



Mauro, il faudra t'approcher plus !

- Euh... Vous êtes sur que l'on ne peut pas monter un téléobjectif sur cette caméra ?

Eh bien non, on ne peut pas monter un téléobjectif. Il faudra donc s'approcher plus.

Le requin marteau halicorne est la seule espèce de requin chez qui les scientifiques ont reconnu un comportement « social ». C'est ce qui nous vaut de plonger au milieu de dizaines, parfois de centaines de ces bestiaux, nageant tous ensembles dans la même direction. Malgré les apparences, le groupe est très hiérarchisé et les grosses femelles dominent.

La nuit venue, le groupe se disperse et chaque individu recherche sa nourriture en solitaire.

La forme particulière de la tête du requin marteau, à laquelle il doit son nom d'ailleurs, a cependant des fonctions bien déterminées. Outre une fonction hydrodynamique, le requin utilise sa tête pour virer serré ou pour modifier sa profondeur. Le dessous de la tête du requin marteau est bourré de récepteurs électriques. C'est pour lui un super détecteur des champs électriques que produit tout être vivant...

Et voici comment le requin marteau détecte ses proies, les raies de toutes espèces enfouies sous le sable : nageant lentement près du fond, il promène sa tête dans un va-et-vient caractéristique. Le super « détecteur de champ électrique » qu'est sa tête lui permet de « ressentir » la présence de ses proies qu'il attaque alors pour les dévorer...

Bien sûr, cette mer n'abrite pas que des requins marteaux. Le paysage corallien est lui aussi de toute beauté et tous les poissons de la création évoluent dans ce majestueux décor.

Les requins sont aussi nombreux que les moineaux chez nous. Ce sont des « pointes blanches des récifs » ou « With Tips ».

Quand on plonge à Coco, tout est possible...

Comme ce matin où nous sommes quasiment empêchés de nous mettre à l'eau tellement les dauphins sont nombreux et collés à notre bateau, semblant impatients de nager avec nous, ce qu'ils feront d'ailleurs pendant plus de vingt minutes.

C'est aussi l'apparition soudaine de cette raie manta, énorme spécimen de plus de cinq mètres qui se laisse approcher et qui revient même passer plusieurs fois devant la caméra, nous offrant de sublimes images.

C'est soudain l'apparition d'un requin-baleine, poisson géant nageant nonchalamment et se laissant agripper au passage par les plongeurs émerveillés qu'il transporte un petit bout de chemin... Tiens, encore un. Cela nous en fait deux dans la même plongée.

Une autre plongée encore, qui n'aura duré que quelques secondes car, à peine à l'eau les requins « soyeux », ou « Silky Shark » que nous voulions filmer en train de manger, décident subitement de changer de menu et se précipitent sur les plongeurs, nous obligeant, Laurent, Jeff en moi-même à un repli aussi stratégique que rapide à bord de l'embarcation qui vient de nous larguer. Heureusement que la « bêta-cam » n'était pas encore à l'eau.

Des moments inoubliables aussi que ceux passés sur l'île en compagnie de Marcos qui me montre les vestiges des chercheurs de trésor.

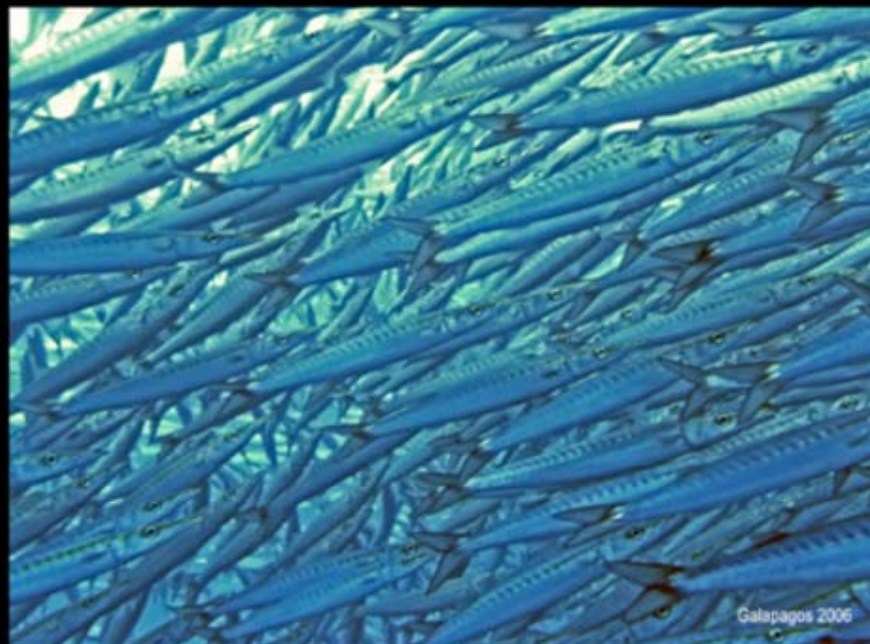
En effet, selon la légende, c'est plus de 20 millions de dollars « or » qui sont enterrés quelque part sur l'île. Cela a, bien entendu attiré les aventuriers de toutes sortes, à la recherche de ce trésor. Jusqu'à présent nul ne l'a mis à jour et il dort encore dans sa cachette.

Les pierres sculptées de Chatham Bay témoignent également du passage des navigateurs car la tradition veut que celui qui mouille dans cette baie grave un caillou pour laisser une trace de son passage.

La faune terrestre est aussi particulière : nous ne sommes pas loin des Galapagos qui inspirèrent Darwin pour sa théorie sur l'évolution des espèces.

Dans cet environnement riche de toutes choses les quinze jours prévus pour le tournage passent vite.

Quelques mois plus tard, un nouvel épisode de la série « La cinquième dimension » est diffusé sur la Cinquième française : les gardiens de l'île COCO ».



Galapagos 2006



Sous la glace de Lioson, avec Denise Paris.

Photo Jean Cassou.



Galapagos 2006

L'histoire raconte comment un plongeur, moi en l'occurrence, équipé d'un recycleur, l'Atlantis, peut approcher les craintifs requins marteau et tous les autres habitants de l'océan, rapportant des images que personne n'a filmées jusqu'ici.

Des recycleurs jusqu'au bout du monde

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Pour le tournage du film à Coco, Uwatec m'avait confié quatre Atlantis.

Or, sur le même bateau je rencontre Mitch Skaggs qui est le numéro deux de TDI, co-fondateur de l'agence de formation américaine des plongeurs Tek avec Bret Gilliam qui est devenu le CEO de Uwatec USA.

De plus, Avi Klapfer était fort intéressé par les résultats de nos plongées et souhaitait conserver les appareils à bord du « Sea Hunter ». C'est effectivement ce qui se passera et le Sea Hunter deviendra le premier bateau de croisière-plongée à pouvoir proposer des plongées en recycleur.

Pour ma part, profitant des contacts avec les patrons de TDI et des expériences passées, je deviens le premier instructor-trainer de TDI en Europe.

Sous la glace

Probablement encore une première que ce week-end de février 1997 passé à Lioson, au col des Mosses, dans les préalpes vaudoises.

Si le lieu est connu pour ses possibilités de plonger sous la glace nous sommes les premiers à avoir utilisé l'Atlantis pour de telles plongées.

Plongeur d'essai

L'Atlantis fonctionne bien. Les autres recycleurs qui existent sur le marché sont pour la plupart produits aux Etats-Unis et beaucoup sont réservés à un usage militaire. La tentation de développer un nouvel appareil est grande pour Uwatec, d'autant plus que la collaboration avec Dräger ne s'avère pas des plus simples. Dès 1998 les ingénieurs de la maison développent donc un recycleur et construisent un proto. Sur le papier il doit fonctionner. Dans l'eau, personne ne le sait. Il faut donc l'essayer et je plonge avec cette nouvelle machine sous l'œil attentif de Rico et Pascal qui me remonteront immédiatement en surface au moindre signe de défaillance. Cependant tout se passe bien et les innovations et idées présentes sur ce prototype paraissent excellentes. Il y a de quoi se faire plaisir avec une machine qui sera agréable et qui devrait ouvrir de belles perspectives aux plongeurs.

Hélas, cet appareil et bien d'autres encore qui étaient en développement chez Uwatec ne verront jamais le jour. La société Uwatec est vendue à Johnson Outdoors, une entreprise américaine qui possède notamment marque Scubapro et qui s'empresse de mettre tous ces projets au placard d'où ils ne sont pas encore ressortis. C'est à ce moment aussi que je quitte la maison Uwatec.



Alors...

... comme William Beebe, l'homme qui inventa la bathysphère et qui plongea à -900 m de profondeur en 1934 je n'ai qu'un conseil à donner :

« Avant de mourir, arrangez-vous pour emprunter, voler, acheter ou fabriquer un appareil quelconque qui vous permette de jeter par vous-même un coup d'œil sur ce monde nouveau. Les livres, les aquariums, les bateaux à fond de verre ont, par rapport à ce contact, la valeur d'un indicateur par rapport au voyage ».

(Sous la mer Tropicale, page 4)

Rendez-vous pour la seconde partie...

Mauro Zürcher
Juin 2009

MAURO ZÜRCHER

CMAS *** Instructor, National Instructor
CMAS Nitrox Staff Instructor
CMAS Rebreather Staff instructor
CMAS Trimix Staff Instructor
CMAS UW Photo Instructor
RAB.eV Instructor Trainer
ETDS Instructor Trainer
TDI Instructor Trainer
NAUI Instructor / Technical Instructor
SDI Instructor
PADI Divemaster



L'auteur

Autodidacte né le 9 octobre 1954, photographie et plonge depuis 1976.

Instructeur de plongée, participe à plusieurs tournages de films sous-marins et navigue à la voile dans de nombreuses contrées.

Spécialiste de la plongée profonde, aux mélanges ou avec un recycleur, anime une école de plongée en eau douce, à la Neuveville, en Suisse.

A plongé avec son équipe lors de records mondiaux pour assurer la sécurité des apnéistes profonds comme Roland Specker ou Umberto Pelizzari, Frédéric Buyle, Heimo Hanke etc...

A participé à plusieurs tournages de films, notamment au Mexique, dans les Cénotes du Yucatan, avec les requins marteaux de l'île Coco (Costa Rica) ou sur des épaves antiques de méditerranée, en compagnie de Henri Delauze, le célèbre PDG de la Comex.

Photographies terrestres, matériel utilisé

Bolliers Nikon F3, F4, F5, F6

Bolliers Nikon D2x, D700.

Objectifs 20, 35, 60micro, 105 micro, 200 micro, 300 et 400mm.

Soufflet PB6, divers flashes.

Photographies sous-marine, matériel utilisé

Nikonos III et V objectifs 15, 20 et 35 mm, bagues macro.

Nikonos RS objectifs 13, 20-35 et 50 micro.

Nikon F4 dans boîtier Hugyfot, objectifs 20, 35, 60 micro, 105 micro et 200 micro.

Flash Nikon SB-104, Sea&Sea YS50.